

Aurélia

Dans *Aurélia*, NERVAL retrace avec une admirable lucidité ses troubles mentaux et l'itinéraire spirituel qu'ils figurent. On notera en particulier dans ces extraits : 1° la soudaine *transfiguration du réel* (l. 2-6) et le tragique *désarroi* qui envahit alors l'âme du poète ; 2° son émouvante sollicitude pour tous les êtres, ce don de *pitié et de sympathie* par lequel il ressent la souffrance universelle (l. 30-31, 53-54, 60-64) ; 3° enfin son *inquiétude mystique*, et son désir pathétique de fixer, contre des retours menaçants de l'angoisse, la *paix* que lui a apportée une vision bénéfique.

En tournant la barrière de Clichy, je fus témoin d'une dispute. J'essayai de séparer les combattants, mais je n'y pus réussir. En ce moment, un ouvrier de grande taille passa sur la place même où le combat venait d'avoir lieu, portant sur l'épaule gauche un enfant vêtu d'une robe couleur d'hyacinthe¹. Je m'imaginai que c'était saint Christophe portant le Christ, et que j'étais condamné² pour avoir manqué de force dans la scène qui venait de se passer. A dater de ce moment, j'errai en proie au désespoir dans les terrains vagues qui séparent le faubourg de la barrière. Il était trop tard pour faire la visite que j'avais projetée³. Je revins donc à travers les rues vers le centre de Paris.

10 Désespéré, je me dirigeai en pleurant vers Notre-Dame de Lorette, où j'allai me jeter au pied de l'autel de la Vierge, demandant pardon pour mes fautes. Quelque chose en moi me disait : La Vierge est morte et tes prières sont inutiles. J'allai me mettre à genoux aux dernières places du chœur, et je fis glisser de mon doigt une bague d'argent dont le chaton portait gravés ces trois mots arabes : *Allah! Mohamed! Ali!* Aussitôt⁴ plusieurs bougies s'allumèrent dans le chœur, et l'on commença un office auquel je tentai de m'unir en esprit. Quand on en fut à l'*Ave Maria*, le prêtre s'interrompit au milieu de l'oraison et recommença sept fois sans que je pusse retrouver dans ma mémoire les paroles suivantes. On termina ensuite la prière, et le prêtre fit un discours qui me semblait

20 faire allusion à moi seul. Quand tout fut éteint, je me levai et je sortis, me dirigeant vers les Champs-Élysées.

Arrivé sur la place de la Concorde, ma pensée était de me détruire⁵. A plusieurs reprises, je me dirigeai vers la Seine, mais quelque chose m'empêchait d'accomplir mon dessein. Les étoiles brillaient dans le firmament. Tout à coup, il me sembla qu'elles venaient de s'éteindre à la fois comme les bougies que j'avais vues à l'église. Je crus que les temps étaient accomplis, et que nous touchions à la fin du monde annoncée dans l'Apocalypse de saint Jean. Je croyais voir un soleil noir⁶ dans le ciel désert et un globe rouge de sang au-dessus des Tuileries. Je me dis : « La nuit éternelle commence et elle va être terrible. Que va-t-il

30 arriver quand les hommes s'apercevront qu'il n'y a plus de soleil ? » Je revins par la rue Saint-Honoré, et je plaignais les paysans attardés que je rencontrais. Arrivé vers le Louvre, je marchai jusqu'à la place, et, là, un spectacle étrange m'attendait. A travers des nuages rapidement chassés par le vent, je vis plusieurs lunes qui passaient avec une grande rapidité. Je pensai que la terre était sortie de son orbite et qu'elle errait dans le firmament comme un vaisseau démâté, se

— 1 Entre le jaune et le rouge ; dans un autre passage, le Messie apparaît à Nerval : « sa robe était d'hyacinthe soufrée ». — 2 Sentiment obsédant d'avoir commis une *faute*, d'ailleurs mal déterminée. — 3 Au poète allemand Henri

Heine. — 4 Comme si son geste, symbolisant la renonciation aux croyances orientales, était la *cause* de cette illumination. — 5 De fait, Nerval mettra fin à ses jours, en 1855. — 6 Cf. p. 274. v. 4.

rapprochant ou s'éloignant des étoiles qui grandissaient ou diminuaient tour à tour⁷...

O terreur⁸ ! voilà l'éternelle distinction du bon et du mauvais. Mon âme est-elle la molécule indestructible, le globule qu'un peu d'air gonfle, mais qui retrouve sa place dans la nature, ou ce vide même, image du néant qui disparaît dans l'immensité ? Serait-elle encore la parcelle fatale destinée à subir, sous toutes ses transformations, les vengeances des êtres puissants⁹ ? Je me vis ainsi amené à me demander compte de ma vie, et même de mes existences antérieures¹⁰. En me prouvant que j'étais bon, je me prouvai que j'avais dû l'être toujours. Et si j'ai été mauvais, me dis-je, ma vie actuelle ne sera-t-elle pas une suffisante expiation ? Cette pensée me rassura, mais ne m'ôta pas la crainte d'être à jamais classé parmi les malheureux. Je me sentais plongé dans une eau froide, et une eau plus froide encore ruisselait sur mon front. Je reportai ma pensée à l'éternelle Isis, la mère et l'épouse sacrée¹¹ ; toutes mes aspirations, toutes mes prières

50 se confondaient dans ce nom magique, je me sentais revivre en elle, et parfois elle m'apparaissait sous la figure de la Vénus antique, parfois aussi sous les traits de la Vierge des chrétiens¹². La nuit me ramena plus distinctement cette apparition chérie, et pourtant je me disais : « Que peut-elle, vaincue, opprimée peut-être, pour ses pauvres enfants ? »...

Cette nuit-là, j'eus un rêve délicieux, le premier depuis bien longtemps. J'étais dans une tour, si profonde du côté de la terre et si haute du côté du ciel, que toute mon existence semblait devoir se consumer à monter et à descendre. Déjà mes forces s'étaient épuisées, et j'allais manquer de courage, quand une porte latérale vint à s'ouvrir ; un esprit se présente et me dit : — Viens, mon frère !...

60 Je ne sais pourquoi il me vint à l'esprit qu'il s'appelait Saturnin. Il avait les traits du pauvre malade¹³, mais transfigurés et intelligents. Nous étions dans une campagne éclairée des feux des étoiles ; nous nous arrêtâmes à contempler ce spectacle, et l'esprit étendit sa main sur mon front comme je l'avais fait la veille en cherchant à magnétiser mon compagnon ; aussitôt une des étoiles que je voyais au ciel se mit à grandir, et la divinité de mes rêves m'apparut souriante, dans un costume presque indien, telle que je l'avais vue autrefois. Elle marcha entre nous deux, et les prés verdissaient, les fleurs et les feuillages s'élevaient de terre sur la trace de ses pas... Elle me dit : « L'épreuve à laquelle tu étais

70 soumis est venue à son terme ; ces escaliers sans nombre que tu te fatiguais à descendre ou à gravir, étaient les liens mêmes des anciennes illusions qui embarrassaient ta pensée, et maintenant rappelle-toi le jour où tu as imploré la Vierge sainte et où, la croyant morte, le délire s'est emparé de ton esprit. Il fallait que ton vœu lui fût porté par une âme simple et dégagée des liens de la terre. Celle-là s'est rencontrée près de toi, et c'est pourquoi il m'est permis à moi-même de venir et de t'encourager. » La joie que ce rêve répandit dans mon esprit me procura un réveil délicieux. Le jour commençait à poindre. Je voulus avoir un signe matériel de l'apparition qui m'avait consolé, et j'écrivis sur le mur ces mots : « Tu m'as visité cette nuit. »

— 7 La scène date du printemps 1853. Les lignes 38-78 concernent le séjour de Nerval chez le Dr. Blanche (1854). — 8 Nerval vient d'éprouver une jouissance profonde à s'identifier à la nature universelle ; puis la terreur l'envahit, car le mystère du destin devient infiniment redoutable si on le rattache « aux formules mystérieuses qui établissent l'ordre

des mondes ». — 9 Puissances maléfiques. — 10 Croyance à la métempsychose (cf. p. 273, v. 13-14 et n. 3). — 11 Le mythe de cette déesse égyptienne a inspiré l'un des sonnets des *Chimères*, *Horus*. — 12 On reconnaît ici le *syncretisme* religieux (cf. p. 271, § 4). — 13 Un jeune malade mental que Nerval tente de tirer de sa prostration.